

ÉDITORIAL : Un professeur de l'université de Moncton s'inquiète pour sa famille qui vit en Syrie

Jalal ALMHANA, Simon DELATTRE

Résumé. – (N.D.L.R.) : D'origine syrienne, Jalal Almhana est professeur d'informatique à l'Université de Moncton au Canada depuis 26 ans. Il angoisse pour sa famille restée au pays, dévasté par la violence. Alors que ses deux filles sont en sécurité à Moncton, Jalal Almahana craint pour ses proches qui demeurent au cœur du conflit syrien. Nous rapportons un échange entre Jalal Almhana et Simon Delattre journaliste à l'Acadie Nouvelle qui est paru le 8 septembre 2015 dans sa version numérique. Ce journal assure aussi un tirage papier quotidien depuis 1984.

Acadie Nouvelle : Comment avez-vous réagi en voyant la photo du jeune migrant retrouvé sans vie ?

Jalal Almhana : C'est la réaction d'un être humain, c'est triste de voir un enfant mort au bord de la plage. En tant que Syrien ça m'attriste encore plus. Je me sens impuissant, je ne peux rien faire devant cette situation. L'image parle elle-même. C'est un enfant innocent. Si ça réveille les consciences, tant mieux. Mais il y a des horreurs qui ont été commises qui vont au-delà de ce que vous pensez. C'est la pointe de l'iceberg en termes de violence, de tuerie ... Il y a en tous les jours ! On est dans la loi du Moyen-Âge. C'est incroyable ce que l'être humain est capable de faire. Cette image est choquante, mais il y en a mille autres.

Acadie Nouvelle : Vous avez toujours de la famille là-bas ? Comment ça se passe pour eux ?

Jalal Almhana : Toute ma famille pratiquement est en Syrie. J'ai un frère, une sœur, des neveux, des cousins et cousines. On s'inquiète tous les jours ... Chaque appel qui vient de la Syrie peut annoncer un décès. On suit la situation presque tous les jours par Skype, quand on peut parce qu'il y a un rationnement de l'électricité. Quand je peux les joindre parce qu'ils se déplacent entre six appartements.

Acadie Nouvelle : Comment vivent-ils la guerre au quotidien ?

Jalal Almhana : C'est vraiment épouvantable. On n'était pas habitué à ça, ma sœur a eu des tirs à quelques mètres de sa maison. Elle était vraiment effrayée, elle ne pouvait pas dormir. Maintenant, ils ont toujours peur de mourir, mais ils essaient de se protéger. On a une maison au sud de Damas, on n'y va plus parce qu'on a reçu des menaces et il y a eu des prises d'otages ... On a eu toutes sortes de problèmes, il n'y a plus de sécurité parce que l'armée est occupée. Il y a deux ans, des gens sont venus chez nous et ont tout pris, l'or, la voiture, ... Ils se trouvent dans un quartier chrétien de Damas, à la portée des tirs de la rébellion. La roquette peut arriver n'importe où.

Acadie Nouvelle : Les civils sont autant menacés que les militaires ...

Jalal Almhana : Oui ... J'ai un cousin qui sortait de son travail et il a reçu une balle dans la tête ... C'est une situation aléatoire.

Acadie Nouvelle : Est-ce qu'on devrait faire plus pour accueillir les réfugiés ?

Jalal Almhana : Bien sûr ! Il y a des camps de réfugiés en Turquie et en Jordanie. Quatre millions de déplacés. Mais les gens, les chrétiens ne veulent pas aller dans

ces camps, qui sont infestés par les islamistes. Alors ils donnent toutes leurs économies à des passeurs qui prennent environ 11 000 euros, espérant trouver un terrain où on ne reçoit pas de bombe sur la tête. Cette poussée d'immigration, c'est un cri de désespoir. On est passé de la recherche de la démocratie à une situation où on tente d'instaurer un État islamiste, les musulmans non plus ne veulent pas ça. Les États proposent de prendre 10 000 personnes, mais qu'est-ce que ça représente face à des millions ? Passer par les canaux officiels, c'est presque impossible.

Acadie Nouvelle : Il y a trop de règlements qui contrôlent l'entrée au Canada selon vous ?

Jalal Almhana : Mes proches ne remplissent pas les conditions. Généralement pour avoir le statut de réfugié, il faut être enregistré dans un camp. Mais ils refusent d'y aller. Le camp, c'est la prison, il y a des mafias. Aller à l'ambassade, ça ne marche pas non plus. Pour parrainer trois personnes, il faut 12 000 \$. Le programme actuel n'est pas fait pour des gens désespérés. La réglementation est tellement impossible qu'ils forcent la porte. Les gens ont besoin de vivre, de bâtir. Il faut une approche réaliste devant la situation de guerre. Il faut ouvrir, on a une approche archaïque. Ma sœur était de passage aux États-Unis, elle n'a pas pu me rendre visite. Il faut arrêter l'hémorragie, donner un espoir de solution. En Syrie, les gens n'ont plus d'espoir.



Jalal Almhana